

## Saint-John Perse - Empédocle d'Agrigente : un dialogue matinal

Driss Lebbar

Les quelques fragments<sup>1</sup> que nous possédons encore d'Empédocle d'Agrigente<sup>2</sup> ne cesse d'exercer une influence vivace sur les penseurs et les créateurs, et en particulier sur Saint-John Perse.

Vers quelle date Saint-John Perse avait-il connu les œuvres d'Empédocle ? La biographie dans les *Œuvres complètes* du poète<sup>3</sup> (OC, Biographie p. XII) indique qu'en 1905, le poète *poursuit son étude du grec pour une meilleure lecture d'Empédocle*. Cette passion fut transmise à Perse par Roudier, son professeur de grec à Bordeaux et spécialiste des Alexandrins<sup>4</sup>. Les discussions et les correspondances que le poète avait eues avec son ami de jeunesse, Gustave-Adolphe Monod, vers l'âge de dix-huit ans ont aussi attisé cet intérêt. Ces conjonctures, pensons-nous, ont permis à Saint-John Perse de faire la connaissance de l'un des fondateurs de la pensée occidentale, Empédocle. Quels sont les traits fondamentaux de sa pensée ?

Même s'il paraît délicat de résumer ses fragments, qui sont aussi complexes que riches, une présentation concise serait comme suit :

1. Empédocle admet quatre éléments matériels et doués de conscience qui composent l'univers (l'air, la terre, l'eau et le feu) ; ces quatre éléments se réduisent à deux : le feu et les autres.

2. Le Tout est Un par Amour ; le Tout est multiple par la Haine.

3. Il admet la théorie de la métamorphose, le caractère divin des âmes et leur passage dans le corps de tous les animaux.

Comment les échos de cette syntaxe primaire du monde émergent-ils, des écrits de Saint-John Perse ?

Il ne s'agit pas de fabriquer des réponses, mais de montrer le vif de cette rencontre entre un penseur et un poète, ce qui, dans la pensée d'Empédocle, se laisse garder comme grand et essentiel dans la parole poétique de Perse. Notre tâche sera liée aux traces de crayons (noir ou rouge) utilisés par Saint-John Perse lors de sa lecture de deux ouvrages : le premier est la

---

<sup>1</sup> Des 5000 vers de ses deux principaux livres : *De la nature de l'univers* et *Les purifications*, il nous est parvenu environ 520 vers (400 pour le premier livre, 120 pour le second). Nous renvoyons au livre d'Yves Battistini intitulé *Trois présocratiques*, Paris, Gallimard, 1968, p. 116.

<sup>2</sup> D'après le même livre de Battistini (*ibid.* p. 115), les dates qui concernent Empédocle sont douteuses et souvent contradictoires. Sa naissance remonte approximativement en 490 av. J.-C. (Plus jeune qu'Anaxagore, il fut condisciple de Zénon sous Parménide, puis maître de Gorgias. Il aurait eu plus de 40 ans lorsqu'il fut banni de son pays natal, Agrigente). Ce livre sera notre source dans la présentation d'Empédocle.

<sup>3</sup> Toute référence aux textes de Perse provient de : Saint-John Perse, *Œuvres complètes*, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1989, XLIL 1424 p.

<sup>4</sup> Pierre Guerre, *Portrait de Saint-John Perse*, Textes établis, réunis et présentés par Roger Little, Marseille, Sud, 1989, p. 272.

revue *Botteghe Oscure* (*Quaderno*, X, 1952)<sup>5</sup> de réputation internationale contenant la traduction *De la nature de l'univers* d'Empédocle, par Y. Battistini ; le second est celui de Nietzsche intitulé : *La naissance de la philosophie à l'époque de la tragédie grecque*<sup>6</sup>, où il s'agit également d'un texte consacré au penseur d'Agrigente. De ce dialogue ardent entre les personnes, entre leurs œuvres et entre leurs pensées errantes, à travers le temps, va se forger une *science de l'être*, comme il est dit dans le *Discours de Florence* sur Dante (*OC*, p. 453). Suivons donc la lecture de Perse soigneusement annotée et voyons comment ce chuchotement de *l'oreille interne* (*OC*, p. 1073) est couronné de traces de crayons qui ne sont là que pour évoquer la sauvegarde et l'insigne intérêt pour la pensée du présocratique.

A l'ouverture du poème d'Empédocle, la trace du poète est présente<sup>7</sup> (une ligne ondulante) en face du premier fragment :

*Et toi, Pausanias, écoute, ô fils du sage Anchitès*<sup>8</sup>.

pour marquer la valeur du savoir initiatique et de la vérité de ce qu'enseigne le maître, Empédocle, à son disciple, Pausanias. Le maître sollicite l'attention de son disciple parce que ce qu'il va lui dire ruisselle d'une source limpide des mystères orphiques. Mais peut-il commencer sans demander aide, courage et clairvoyance aux dieux et aux Muses ? C'est ce qu'il implore dans ces vers (en face desquels il y a un petit tiret horizontal au crayon) :

*Mais vous, détournez de ma langue, ô dieux, ce misérable égarement ; [...]  
Et toi, ô nombreuse hors de l'oubli, vierge aux bras blancs, Muse, je t'invoque [...]  
Ne te force pas à révéler ton interdit,...*<sup>9</sup>

Cette invocation est réitérée tout le long du poème, elle ressourc la pensée et lui assure l'élan et la vitalité. Voici deux autres exemples (devant le premier on voit un tiret vertical au crayon, devant le second un petit cercle) :

*De cime en cime j'ai bondi : mon discours ne doit pas suivre un unique chemin.  
Deux et trois fois il convient de redire mon beau secret*<sup>10</sup>.

L'errance du penseur, comme celle de son discours, est gravée du sceau de la vérité, offert par les Muses. Et Empédocle de dire dans deux autres fragments (en face de chacun des deux fragments il y a une ligne ondulée au crayon) :

*Toi, cependant, écoute la marche sans mensonge de mes mots*<sup>11</sup>.

ou dans celui-ci :

*... car ma parole est certitude, mon discours, expérience*<sup>12</sup>.

A ces ovations de l'Agrigentain, répondent celles de Perse comme un écho. *Eloges*, recueil qui ouvre les *Œuvres Complètes*, place la parole du poète dans une atmosphère de célébration hymnique, poussée jusqu'à l'extase lyrique. Sans appareil ni modestie, le poète

---

<sup>5</sup> Une note du bas de la page 13 de cette revue, fondée par Marguerite Cætani, (*Arnoldo Mondadori Editor, Roma, MCMLII, Italy*) précise que le texte est l'extrait d'un ouvrage à paraître : *Trois contemporains (Héraclite, Parménide, Empédocle)*, traduction nouvelle et intégrale d'Y. Battistini. Préface de René Char.

<sup>6</sup> Il s'agit de l'édition *Idées*, Gallimard, Paris, 3ème trimestre 1969. Traduction de Geneviève Bianquis.

<sup>7</sup> Les citations, à partir de la Revue et du livre de Nietzsche, ne seront relevées qu'à condition qu'elles soient annotées par le poète.

<sup>8</sup> *Botteghe Oscure*, op. cit., frag. 1, p. 11.

<sup>9</sup> *Ibid.*, frag. 4, p. 12.

<sup>10</sup> *Ibid.*, frag. 24-25, p. 18.

<sup>11</sup> *Ibid.* frag. 17, p. 16.

<sup>12</sup> *Ibid.* frag. 62, p. 24.

connaît sa mesure. Par l'usage de la synecdoque, Perse indique le lieu de sa demeure et en même temps exprime la qualité de ses chants. Il dit :

*...Vraiment j'habite la gorge d'un dieu. (Eloges, IX, p. 41)*

Empédocle est passé aussi pour un dieu, mais le site d'où provient la parole poétique de Perse est un site d'opulentes vies et de luxuriantes grâces. Si l'art - particulièrement tragique - est une métaphore de la tourmente humaine, il l'est également de l'allégresse et de la jubilation. L'art est une affirmation de la vie qui ne déserte pas la mort. A différents endroits du livre de Nietzsche, Perse montre son intérêt pour un savoir qui reste fidèle aux valeurs de l'art et de la vie, comme c'était le cas chez les Grecs antiques ; ainsi dans les expressions : *Belles possibilités de vie, Types de grandeurs humaines, Figures de l'homme intégral*<sup>13</sup> (marquées en marge d'un trait vertical) qui évoquent pour Perse l'essence même de la poésie. Il dit :

*Appelant toute chose, je récitai qu'elle était grande, appelant toute bête, qu'elle était belle et bonne.*

*(Pour fêter une enfance, II, p. 24)*

Cette gratitude est également exprimée dans *Anabase* (X, p. 111) :

*[...] choses vivantes, ô choses excellentes !*

Si le poète souligne le fragment d'Empédocle où il est dit que sa parole est *certitude*, il dit dans une expression lapidaire :

*J'irai... Je parle dans l'estime. (Pour fêter une enfance, III, p. 25)*

L'errance habite la pensée et la poésie est hantée par l'errance. Celle-ci n'est pas une démission devant la vie mais son interpellation même ; c'est une soif de la plénitude même dans les lieux les plus déshérités qui soient, à l'extrême bord de l'éternité, éternité dynamique et non statique. Sur ces rivages austères, le réveil de l'être des choses est toujours nouveau dans ses frissonnements matinaux. Cette éclosion des êtres si présente chez Empédocle a beaucoup retenu la pensée de Perse. Dans chaque fragment où il est question de l'être apparaît l'annotation du poète (un tiret au crayon en marge). Ces quelques exemples en témoignent :

*Va, regarde de tous tes yeux, partout où chaque chose manifeste son être [...]*

*Suspends ta confiance : tu ne dois connaître que de ce qui t'a manifesté son être ;*<sup>14</sup>

ou bien selon ce fragment où les êtres et les choses sont dotés de réflexion et de sensibilité :

*Tout, sache-le, possède l'intelligence et sa part de pensée*<sup>15</sup>

La sensibilité de Perse à la question de l'Être est très manifeste dans une lettre du 30 avril 1911 adressée à Jacques Rivière (*OC*, p. 689) où il dit :

*Il n'y a qu'un seul jour dans l'année, qu'une année dans la vie, et cette unique, terrible affaire d'être : une affaire, toujours, que je veux bien aimer.*

L'usage de l'italique renforce plus encore ce phénomène épiphanique des choses. Deux autres passages exigent une langue poétique nouvelle qui correspond à cette *luxuriante plénitude de la vie*<sup>16</sup> :

*Et, sur toutes grèves de ce monde, un iambe plus farouche à nourrir de mon être!...*

<sup>13</sup> F. Nietzsche, *La Naissance de la philosophie... op. cit.*, p. 13.

<sup>14</sup> *Botteghe Oscure, op. cit.*, frag. 4, p. 12.

<sup>15</sup> *Ibid.*, frag. 110, p. 31

<sup>16</sup> F. Nietzsche, *op. cit.* p. 30.

(Exil, III, p. 127.)

ou d'après ces vers :

*Une langue nouvelle de toutes parts offerte! une fraîcheur d'haleine par le monde  
Comme le souffle même de l'esprit, comme la chose même proférée,  
A même l'être, son essence ; à même la source, sa naissance.*

(Pluies, IV, p. 144.)

Cette ovation à l'être dans son unicité est pareillement une ovation à sa multiplicité, à son abondance dans un monde dynamique émouvant et sublime. Perse retient<sup>17</sup> d'Empédocle en plus de la sensibilité des quatre éléments (la terre, l'air, l'eau et le feu), leur aspect égalitaire :

*Tous les éléments sont égaux et ont derrière eux la même durée<sup>18</sup>  
Né parmi les éléments, dans la violence de l'Atlantique Perse dit :  
une mer plus crédule et hantée d'invisibles départs,  
étagée comme un ciel au-dessus des vergers,  
se gorgeait de fruits d'or, de poissons violets et d'oiseaux.*

(Eloges, V, p. 28.)

Notons ici que la mer comme présence, rêve de l'absence et du lointain et, en même temps, renvoie circulairement à une infinité d'éléments rongés par l'infini. La mer renvoie au ciel étagé, et celui-ci renvoie aux vergers de fruits, de poissons et d'oiseaux. L'eau renvoie à l'air, l'air à la terre, la terre à l'eau de nouveau pour terminer sur les oiseaux qui sont le seuil de l'invisible. Le feu, s'il n'est pas cité dans ces vers, constitue la force latente des éléments, clairement manifeste dans *fruits d'or*. Empédocle dit que les fruits sont l'excédent du feu et de l'eau des plantes.<sup>19</sup> Ainsi, l'expression *fruits d'or* doit être comprise comme ce qui est précieux du règne du végétal.

La parole de Perse, nous l'avons vu, dès *Eloges* prend son ancrage dans l'estime considérée comme une *poétique* pour appréhender le monde, et comme un mode de vie qui accorde une valeur inestimable aux êtres et aux choses. *Eloges* s'étend dans la parole, et par la parole poétique, aux éléments qui constituent la trame de l'univers et l'essence de l'œuvre poétique. Seulement ces éléments, comme c'est souligné par Perse (en crayon noir et rouge) dans les fragments d'Empédocle, sont régis par deux forces antithétiques qui règnent alternativement sur le monde : l'Amour et la Haine. Ce que disent ces fragments c'est que :

*Les éléments assemblés créent et détruisent tour à tour la mort,  
et la vie, quand tout se désunit, tour à tour apparaît et périt. Et jamais le changement ne cesse  
son perpétuel devenir,  
soit que l'Amour amène tout à l'unité,  
soit que la Haine disloque ce que l'amour a réuni.  
[...]  
la Haine, force extérieure, destructrice, égale en poids à chacun d'eux,  
et l'Amour, force intérieure, égale en longueur et en largeur à leur être par lui réuni...<sup>20</sup>*

Il ressort de cette lecture minutieuse du poète ce qui demeure crucial pour sa mémoire : l'Amour qui crée et unit, la Haine qui détruit et disloque. La création poétique de Perse se situe plus sous la puissance de l'Amour que sous celle de la Haine. Le poète est conscient de cette dernière force à laquelle sa poésie fait face et trouve sa raison d'être. Écoutons ce que dit ce passage de Perse :

---

<sup>17</sup> Les mots qui sont annotés d'un crayon rouge par Perse dans les textes originaux, sont soulignés.

<sup>18</sup> *Botteghe Oscure, op. cit.* frag. 17. p. 16.

<sup>19</sup> Y. Battistini, *op. cit.*, p. 171.

<sup>20</sup> *Botteghe Oscure, op. cit.*, frag. 17, p. 15.

*Ô multiple et contraire ! ô Mer plénière de l'alliance et de la mésentente! toi la mesure et toi la démesure, toi la violence et toi la mansuétude ; la pureté dans l'impureté et dans l'obscénité - anarchique et légale, illicite et complice, démente !...et quelle et quelle, et quelle encore, imprévisible ?*  
(Chœur, III, p. 372.)

Nous admirons l'œuvre de Perse, pour utiliser ses propres paroles dans une lettre de 1913 destinée à Valéry Larbaud (OC, p. 801), *comme on admire dans la rue une race de cheval plutôt qu'une autre ; ou comme on reconnaît en mer le navire né à Glasgow*. La passion de Perse pour les chevaux et les bateaux est une passion du guerrier, une passion pour le mouvement sur les sentiers et les vagues infinis du monde et dans les méandres intérieurs de l'être. Cheval et bateau, deux moyens de transport, le premier pour parcourir landes et montagnes ; le second pour sillonner océans et mers. Le but est d'explorer la richesse du monde et de créer des liens infinis d'amour entre les êtres, les choses et les mots. Cela n'est pas surprenant pour quelqu'un qui s'est fait une *âme de panthéiste* (OC, p. 647). Ce nomadisme dans l'espace est un nomadisme dans le langage :

*[...] voici que j'ai dessein d'errer parmi les plus vieilles couches du langage, parmi les plus hautes tranches phonétiques : jusqu'à des langues très lointaines, jusqu'à des langues très entières et très parcimonieuses,*

(Neiges, IV, p. 162.)

Il est de même une victoire sur le temps et un pacte avec la liberté et l'insoumission. En effet, ce dynamisme est créateur de divers modes de vie et d'être. Il est par essence amour et alliance noble et cosmique. La poésie de Perse est semée de long en large d'éclats et d'éclairs et d'amour foudroyant. Elle hait le statique, elle est vent et courant. Voyons comment l'élément *eau* chez Perse a la fonction authentique de purification, de libération et de puissance rénovatrice :

*Ô Pluies ! lavez au cœur de l'homme les plus beaux dits de l'homme : les plus belles sentences, les plus belles séquences ; les phrases les mieux faites, les pages les mieux nées [...] lavez, lavez, ô Pluies ! les plus beaux dons de l'homme... au cœur des hommes les mieux doués pour les grandes œuvres de raison.*

(Pluies, VII, p. 151)

ou bien l'élément *vent* dans le passage où il est question d'une bibliothèque dont les *hauts murs polis par le silence et par la science, et par la nuit des lampes*, sombrent dans l'émiettement et la déchéance. Perse dit :

*Ha ! qu'on m'évente tout ce lèss! Ha! qu'on m'évente tout ce leurre! Sécheresse et supercherie d'autels... Les livres tristes, innombrables, sur leur tranche de craie pâle...*  
(Vents, I, IV, p. 186-187)

La dialectique entre le clos et l'ouvert est assez remarquable dans ces vers : l'état statique, décadent et mortel d'avant le vent et l'état porté au paroxysme du mouvement et de déchaînement des forces vitales. Le poème se termine sur ce vers :

*S'en aller ! s'en aller ! Parole de vivant !*

Ce dynamisme des éléments est un désir qui aspire aux multiples visages de la vie dans un équilibre parfait ; ce que Empédocle appelle le *Sphairos*. Perse garde cette idée dans un passage du livre de Nietzsche (en la marquant d'un trait vertical en marge) où il est dit :

*La foi dans l'unité de tous les vivants nous est garante qu'il y a eu jadis un vivant immense dont nous sommes des fragments, le Sphairos lui-même. Il n'est autre que la divinité bienheureuse. Toutes choses y étaient jointes par l'Amour, donc d'une façon parfaite. Cette unité a été déchirée et divisée par la haine, réduite à ses éléments et de ce fait tuée, privée de vie.*<sup>21</sup>

---

<sup>21</sup> F. Nietzsche, *op. cit.*, p. 101-102.

Le poète pense que l'homme n'a pas perdu cette unité et la force de l'amour qu'il garde dans son intérieur n'est pas suffisamment utilisée. La force de la poésie tient justement dans son désir permanent de l'unité et du rassemblement, dans son mouvement continuels vers l'incrédible et vers l'inconnu.

*Tant qu'il y a mouvement, [dit Perse], il n'est rien dont désespérer pour demain, et l'affaire est de vivre, avec nos forces intactes lovées auprès de nous comme de beaux cordages roulés sur le pont.*  
(OC, p. 886-887).

Le poète maintient la pensée d'Empédocle affirmant que *tout ce qui vit est un*,<sup>22</sup> c'est-à-dire les dieux, les hommes et les bêtes. Il maintient aussi l'idée de l'éternité des choses et des éléments (en soulignant une fois avec un crayon rouge et deux autres fois avec le crayon noir) :

*Voici encore: rien de ce qui est mortel n'a de naissance ni de fin par la mort qui tout emporte. Mais les éléments s'assemblent seulement, puis une fois mêlés se dissocient.*  
*Naissance n'est qu'un nom donné par les hommes à un moment de ce rythme des choses.*<sup>23</sup>

Ces deux fragments sont les seuls qui soient soulignés trois fois par le poète et qui prouvent sa croyance en l'unité cosmique des choses et des êtres. Ils présentent en filigrane quelques lointaines retombées de la pensée d'Empédocle. Perse dit :<sup>24</sup>

*Plus tard, j'ai vécu avec cette notion du double mouvement. L'être particulier se détache de l'être en soi, le Tout, puis tend à retourner à l'unité totale. C'est ma règle métaphysique. Elle se trouve chez Empédocle.*

Le dialogue se poursuit entre le penseur et le poète sur les abîmes des siècles, ce dialogue nous l'entendons comme un *dire* et un *entendre* qui ont pour origine essentielle *le dialogue originel*.<sup>25</sup> Écoutons le déchaînement des éléments dans ce passage :

*Enlèvement de clôtures, de bornes... Apaisement au coeur du Novateur... Et sur le cercle immense de la terre, un même cri des hommes dans le vent, comme un chant de tuba... Et l'inquiétude encore de toutes parts... Ô monde entier des choses...*  
(Vents, I, p. 193)

Ces parades et ces festins des éléments sont un désir d'amour, car *Aimer aussi est action!* (Amers, VI, p. 354) ; ces valse nuptiales sont des alliances des mots et des choses qui constituent l'essence même de la création poétique. Perse dit dans ce contexte :

*[...] La fonction même du poète est d'intégrer la chose qu'il évoque ou de s'y intégrer, s'identifiant à cette chose jusqu'à la devenir lui-même et s'y confondre : la vivant, la mimant, l'incarnant, en un mot, ou se l'appropriant, toujours très activement, jusque dans son mouvement propre et sa substance propre. D'où la nécessité de croître et de s'étendre quand le poème est vent, quand le poème est mer - comme la nécessité serait au contraire de l'extrême brièveté si le poème était la foudre, était l'éclair, était le glaive.*  
(O.C., p. 921)

Intégrer les choses et s'intégrer par elles sont des manières de vivre dans un continuels exil, d'être toujours autre, aussi bien dans la pensée du philosophe que dans l'œuvre du poète. Perse, dans une lettre du 4 avril 1917 destinée à sa mère, exprime ainsi ses sentiments vis-à-vis de son cheval :

---

<sup>22</sup> *Ibid.* p. 114.

<sup>23</sup> *Botteghe Oscure, op. cit.*, frag. 8, p. 13.

<sup>24</sup> Cité in Pierre Guerre, *op. cit.*, p. 280.

<sup>25</sup> M. Heidegger, *Approche de Hölderlin*, Paris, Gallimard, 1973, p. 159.

*Mon cheval mongol, une bête primitive, me semble parfois faire tellement corps avec moi, que c'est moi, l'homme, qui me sens devenir cheval, et lui, cheval, qui me tient pour son totem [...]*  
(OC, p. 841)

La migration des éléments est liée à la migration des pensées et des hommes : Empédocle fut banni de son Agrigente, Perse fut forcé à vivre en exil, sous le règne de Vichy. Tous deux ont goûté l'amertume de la désunion et le poids de la solitude, raisons pour lesquelles ils ont écrit d'authentiques poèmes d'amour. Écoutons ce passage de Saint-John Perse où il dit :

*Et toute la Ville en marche vers la mer, avec les bêtes, à la main, parées d'orfèvrerie de cuivre, les figurants aux cornes engainées d'or, et toutes femmes s'enfiévrant, aussi l'étoile s'allumant au premiers feux de ville dans les rues - toutes choses en marche vers la mer et le soir de haute mer et les fumées d'alliance sur les eaux, [...]*

(Amers, Chœur 4, p. 379)

Lisant ce passage, nous pensons au cortège dionysiaque des humains et des bêtes dans leurs mouvements cadencés participant ainsi à un concert universel. Le penseur d'Agrigente se souvient d'avoir été oiseau, buisson, poisson, garçon et fille.<sup>26</sup> Perse est hanté par ce qu'il appelle le *cinquième élément*, la mer. Il écrit à sa mère dans une lettre :

*Ma chère Mère, vous qui détestez tant la mer, ce n'est pas du sang que vous avez mis dans mes veines, mais de l'eau de mer.*

(OC, p. 883)

Dans un autre texte il dit du même sujet que :

*[...] la mer est pour moi chose élémentaire, comme mêlée à mon sang même, et qui a fini, à mon insu, par me tout envahir.*

(OC, p. 886)

L'équivalence du sang et de la mer est un chant à la mer, c'est l'infini qui intègre le clos pour le rendre un univers infini. Perse n'oublie pas la parole d'Empédocle qui dit que : *Le sang qui baigne le cœur est pensée*<sup>27</sup> parce que c'est un mélange parfait des éléments. Le voyage des âmes à travers les êtres et les choses subit transformation et mutation. Tel l'oiseau de Perse dans ce texte :

*L'oiseau, hors de sa migration, précipité sur la planche du peintre, a commencé de vivre le cycle de ses mutations. Il habite la métamorphose. Suite sérielle et dialectique. C'est une succession d'épreuves et d'états, en voie toujours de progression vers une confession plénière, d'où monte enfin, dans la clarté, la nudité d'une évidence et le mystère d'une identité : unité recouvrée sous la diversité.*

(Oiseaux, IV, p. 413)

Il ressort de ce dialogue et de cette rencontre entre la pensée et la poésie l'extrême importance du mouvement considéré comme une sève liant intimement le sujet à l'objet, le dire au faire ; bref, l'œuvre et la réalité sont traversées d'une énergie inépuisable et d'un dynamisme éternel et contrasté. La parole poétique et la pensée philosophique peuvent s'accorder comme l'arc et la lyre sans pour autant perdre leur spécificité puisque la parole est leur mode commun d'expression. Un voisinage tendu entre les deux modes d'exister et de comprendre le monde est une condition nécessaire pour une évolution productive de la réalité et de l'homme. L'acte poétique est une offrande au vivant, plus poétiquement Saint-John Perse dit :

*Et c'est d'un même mouvement à tout ce mouvement lié, que mon poème encore dans le vent, de ville en ville et fleuve en fleuve, court aux plus vastes houles de la terre, épouses elles-mêmes et filles d'autres houles...*

(Vents, II, p. 201.)

---

<sup>26</sup> F. Nietzsche, *op. cit.*, p. 116. (Phrase annotée en marge, par Perse)

<sup>27</sup> Botteghe Oscure, *op. cit.*, frag. 105, p. 30.

De ce dialogue entre la pensée et la poésie, que nous avons tenté d'interpréter, peut-être n'avons-nous capté que des murmures dans les tumultes du soir. Mais ce qui est fondamental, pour nous, c'est cette capacité relationnelle qui existe entre une pensée profonde, qui se réveille et inconsciente encore du fait qu'elle pense, et une poésie authentique et libre dont l'unique et l'altier souci est l'homme :

*Car c'est de l'homme qu'il s'agit, dans sa présence humaine ; et d'un agrandissement de l'œil aux plus hautes mers intérieures.*

*Se hâter ! se hâter ! témoignage pour l'homme !*

(Vents, III, 4, p. 224.)

La tâche de la poésie persienne a pour finalité de *renouer* l'homme avec le monde, avec les pensées simples mais profondes des anciens qui demeurent toujours un héritage qui s'impose, où la vérité, le sacré et le divin se manifestent. S'il faut des siècles pour qu'un poète naisse, c'est parce que l'essence de la poésie pense le monde dans sa globalité ; elle est un *mode de vie - et de vie intégrale*, comme il est dit dans le *Discours de Stockholm* (OC, p. 444). Les querelles d'écoles oublient souvent que *toute création de l'esprit est d'abord « poétique » au sens propre du mot* et qu'elle est parole et action liant l'art à la vie dans une insoumission permanente. Le lecteur, ce compagnon silencieux et sûr du poète, n'échappe pas à ces ouragans cathartiques de la poésie de Perse où l'homme *rejoint l'innocence de la bête* (*Oiseaux*, V, p. 414).

Saint-John Perse n'écrit de poésie qu'après l'avoir vécue. Elliptique et concrète, sa voix reconnaissante provient de la *gorge d'un dieu* interpellant la sagesse de celui qui se proclamait dieu, Empédocle. Les deux êtres sont d'authentiques vivants. Dans ce dialogue matinal, la pensée d'Empédocle s'est révélée pesante et généreuse, la poésie de Perse rayonnante de facultés et de puissances. Si la poésie persienne a reçu le souffle matinal de la pensée de l'Agrigentain, avec une bravoure cavalière d'héritage celtique, elle sert quasiment tous les savoirs humains dans un va et vient permanent entre la terre et la mer, l'Atlantique et la Méditerranée, les îles rêveuses et le Midi austère et latin.

Driss Lebbar